

Entre Fleuve et Forêt : Stratégies adaptatives du peuplement wayãpi depuis le XVIII^e siècle

**Pierre Grenand*, Françoise Grenand*,
François Ouhoud-Renoux****

La problématique de l'émergence d'un espace indigène exploitant l'antagonisme entre puissances coloniales est intéressante en ce sens qu'elle est fréquente dans le bassin amazonien. Dans un précédent travail (Grenand et Grenand, 1994), nous avons noté que 64 % des Amérindiens de cette vaste région vivent, encore aujourd'hui, à cheval sur deux ou trois frontières héritées de la colonisation européenne puis de l'indépendance des États latino-américains. Aux conditions historiques particulières présidant à la formation de ces espaces indigènes, se surajoutent des facteurs naturels indéniables, en particulier parce qu'ils prennent souvent appui sur des régions de partage des eaux au relief difficile et aux cours d'eau entrecoupés de rapides et de chutes.

Nous proposons ici une réflexion autour de cette problématique¹, en prenant l'exemple des Wayãpi², tiraillés entre la France et le Portugal, puis entre la France et le Brésil. C'est la combinaison subtile des facteurs historiques et environnementaux qui constitue la trame de ce travail. Même si ces facteurs sont ici privilégiés, il convient néanmoins de rappeler que les Wayãpi sont demeurés à travers toute cette épopée pluri-séculaire, et ce en dépit d'influences culturelles importantes, un peuple de langue et de culture tupi. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si la révision la plus récente du complexe culturel des Guyanes effectuée par Rivière (1984) ne leur consacre pas même quelques lignes.

* Laboratoire ERMES, IRD, 5 rue du Carbone, 45072 Orléans cedex 2, France

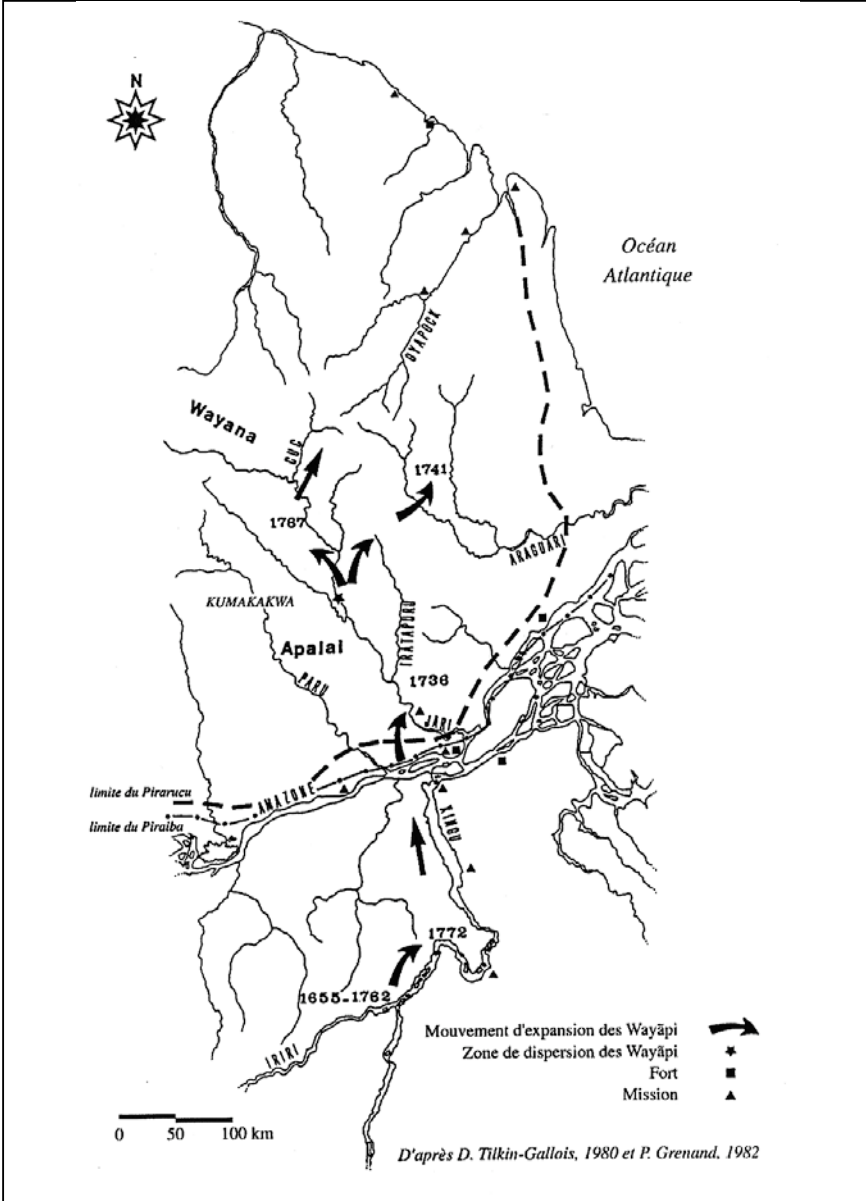
** IRD Cayenne, BP 165, 97323 Cayenne cedex

¹ Ce thème fut présenté une première fois lors du 48^e Congrès des Américanistes à Stockholm en Juillet 1994. La présente version est considérablement remaniée et augmentée.

² Les Wayãpi sont un peuple de langue tupi-guarani aujourd'hui divisé en trois groupes régionaux (Camopi, Trois Sauts, Amapari) vivant en Guyane Française et au Brésil (Amapá). Ils sont environ un millier, bénéficiant depuis 30 ans d'une rapide remontée démographique.

Prenant comme point de référence des dates importantes de l'évolution historique des Wayäpi témoignant de leurs réajustements territoriaux, nous examinerons à chaque fois la population indigène (démographie et caractéristiques des communautés) et la superficie qu'elle occupe, les

Carte 1 : Expansion territoriale des Wayäpi



pressions qu'elle subit, en particulier celles exercées par les nations européennes, incluant la nature des contacts. Ne seront pas non plus négligées les pressions exercées par les Wayâpi sur les ethnies voisines.

À la lumière de ces données, seront alors analysées les réponses écologiques et politiques que les Wayâpi apportent à ces pressions. Nous évoquerons ainsi brièvement la nature des activités de subsistance et les choix technologiques qui y sont liés, le mode d'occupation de l'espace, les choix politiques et, lorsqu'ils ont eu lieu, les réajustements sociologiques.

Cette synthèse développe un aspect particulier de travaux ethnohistoriques antérieurs (Hemming, 1978 ; Grenand, 1982 ; Tilkin-Gallois, 1986, 1993 ; Grenand et Grenand, 1997) qui rendent compte de l'état des sources disponibles (tant orales qu'écrites) et des connaissances acquises pour l'est des Guyanes.

Étapes des réajustements territoriaux wayâpi

• 1690 : *Un peuple ripuaire*

Aucune estimation de la population wayâpi ni de la superficie du territoire qu'elle occupe ne peut être avancée. L'archéologie récente révèle néanmoins (Meggers & Evans, 1978 ; Meggers et al., 1988) qu'il s'agit d'une région anciennement et fortement peuplée. Les Wayâpi sont alors installés dans le bas Xingu, entre le rio Iri et son confluent avec l'Amazone. Le peuplement de la région se présente comme un maillage de plusieurs ethnies tupi-guarani, formant probablement une nébuleuse culturelle cohérente de plusieurs dizaines de milliers de personnes (Betendorf, 1901).

Après divers chocs violents liés à la concurrence entre Flamands, Anglais et Irlandais d'une part, et Portugais de l'autre, l'hégémonie de ces derniers se traduit surtout par l'activité des jésuites, qui installent dans la région quatre missions à partir de 1636. Néanmoins, pendant toute la période qui suit et jusqu'au premier tiers du XVIII^e siècle, les Amérindiens seront tiraillés entre la sédentarisation sur les missions et le recrutement forcé pour le travail sur les plantations par les autorités civiles.

En dehors des concentrations induites par le contrôle missionnaire, auxquels ils tentent de répondre par la dispersion en forêt, les Wayâpi et leurs voisins sont des ethnies riveraines pratiquant l'agriculture sur brûlis et installées en grosses communautés le long du Rio Xingu. Ils disposent alors d'un potentiel halieutique considérable, en particulier dans les rapides de la Volta Grande. La tradition orale wayâpi en a gardé le souvenir : celle-ci évoque des pêches au barrage et des danses propitiatoires, symboliquement dominées par ces énormes poissons que sont le piraroucou (*Arapaima gigas*) et le piraiba (*Brachyplatystoma filamentosum*). C'est à cette époque qu'ils découvrent les outils métalliques.

Dans le cadre des missions, ils doivent subir ces contraintes majeures que sont l'acculturation interethnique imposée et les pressions religieuses. Si les Wayãpi contemporains n'ont gardé de ces dernières aucun souvenir explicite, elles peuvent néanmoins être retrouvées en négatif dans l'extrême défiance qu'ils manifestent encore à l'égard de tout embrigadement missionnaire.

• **1736 : Migration au nord de l'Amazone**

Il est toujours difficile d'avancer un chiffre précis de population. Il est certain qu'à cette date (la migration ayant commencé au début du siècle) la majorité des Wayãpi a franchi l'Amazone et s'est installée dans le bas Jari et son affluent oriental, le rio Iratapuru, ainsi que dans le bassin du Maraca, occupant un territoire d'environ 12000 km².

Cette migration à travers une région contrôlée par des forts et des missions a peut-être été induite par les Portugais qui pratiquaient alors une politique de désertification entre leurs possessions et celles des Français en Guyane. L'utilisation des Wayãpi à des fins guerrières est attestée par les sources, tant portugaises que françaises. Il est néanmoins important de souligner que les Wayãpi contemporains, du nord comme du sud ne nient pas leurs relations hostiles avec d'autres populations amérindiennes tant karib que tupi-guarani, mais présentent toujours leurs relations avec les Portugais comme empreintes de méfiance et d'hostilité.

Leur mode de subsistance est probablement encore peu différent de celui de la période précédente, l'environnement du bas Jari et de l'Amazone tout proche offrant des possibilités similaires. En revanche, leurs raids vers le nord les amènent à fréquenter les petits cours d'eau et les forêts de l'intérieur de l'Amapá en direction de l'Oyapock, et donc à s'accoutumer à un environnement nouveau.

Les sources françaises les créditent d'armes à feu dont l'utilisation est sans doute plus guerrière et dissuasive que cynégétique (Grenand, 1995). Même si les Wayãpi dépendent alors très fortement des Portugais pour le ravitaillement en objets métalliques et subissent encore l'influence des missionnaires (Tilkin-Gallois, 1993), il est certain que leurs activités guerrières leur assurent une autonomie d'autant plus large que le pouvoir missionnaire se distend.

• **1770 : Reconquête de l'autonomie politique**

La population est estimée avec une grande vraisemblance à plus de 6000 personnes. À la suite d'une poussée importante vers le nord menée par groupes séparés depuis le milieu du XVIII^e siècle, les Wayãpi occupent alors un territoire important évalué à 15000 km², à partir d'un pôle de concentration majeure que tous les sous-groupes actuels situent au saut

Kumakakwa sur le haut Jari. Vers l'est, ils s'étendent jusqu'à l'Araguari et au nord, jusqu'aux sources de l'Oyapock.

Cette époque est marquée par une distanciation progressive d'avec les Portugais³, une activité guerrière majeure (en particulier contre les Wayana et les Apalai) et un processus d'absorption progressive (il durera jusqu'à la fin du XIX^e siècle) d'ethnies petites ou résiduelles. Pour des raisons sécuritaires, les Wayāpi passent progressivement d'un habitat fluvial (le Jari reste cependant un axe fréquenté) à un habitat forestier, la localisation de nombreux villages se faisant le long de cours d'eau infimes. Ils conservent curieusement un habitat sur pilotis, relique d'une adaptation aux berges inondables des grands fleuves.

C'est probablement à cette époque qu'ils adoptent l'archerie des groupes karib de la région (Apalai et Wayana surtout), et s'initient à l'usage du curare. La vannerie subit une forte influence karib. La poterie, le tissage et l'agriculture restent spécifiquement tupi-guarani.

L'autonomie politique est largement reconquise. Le système clanique, dont nous n'avons aucune attestation antérieure, est florissant. La société est impulsée par la vendetta et le factionnalisme autour d'hommes forts, deux caractéristiques majeures des sociétés tupi-guarani. Même si l'influence missionnaire est sans doute encore sporadique, il est très probable que l'immense majorité des Wayāpi lui échappe désormais.

• **1815-1830 : *Fondement dramatique de la société wayāpi moderne***

Les Wayāpi cessent progressivement leurs contacts avec les Portugais, surtout après l'enrôlement de force de nombre d'entre eux dans les milices du Pará chargées d'occuper Cayenne pendant les guerres napoléoniennes ; ainsi une nouvelle tentative brésilienne de soumission avorte vers 1840. Une des conséquences dramatiques est la perte de l'accès aux armes à feu et surtout aux outils métalliques. Ne pouvant s'y résoudre, les communautés septentrionales décident d'entamer des approches pacifiques avec les Français. C'est le moment auquel ce peuple prospère, déjà bien adapté à l'environnement forestier, va, en quinze années d'épidémies foudroyantes, perdre plus des trois quarts de sa population. Vers 1840, les Wayāpi ne dépassent sans doute plus les 1500 personnes.

Paradoxalement, c'est aussi la période de sa plus grande expansion territoriale : sans abandonner les régions occupées à la date précédente, ils pénètrent dans le bassin du haut Oyapock jusqu'à son confluent avec la rivière Camopi. Ces nouveaux territoires sont presque vides d'hommes, les survivants des anciennes missions jésuites s'étant repliés dans les sauts du bas Oyapock. La superficie qu'ils occupent est de 19000 km². Les communautés villageoises réagissent aux épidémies par l'émiettement : elles se partagent entre un habitat forestier, garantissant une relative

³ Tilkin-Gallois (1993) a pu montrer avec quelle intensité dramatique les Wayāpi du sud mettent aujourd'hui en scène leurs rapports avec les Portugais puis les Brésiliens au cours des XVIII^e et XIX^e siècles.

quiétude, et un habitat riverain (Oyapock, Cuc), favorable aux relations d'échange avec les colporteurs wayana⁴ et français. Si certaines communications se font encore en canot, le réseau des chemins pédestres connaît un développement imposant.

La plupart des communautés va désormais dépendre pour la subsistance bien davantage de la chasse que de la pêche. Les haches et les sabres métalliques, même en petit nombre, avaient révolutionné les techniques agricoles : il était désormais possible de choisir une future parcelle en fonction des qualités de son sol et non uniquement en tenant compte de la faible densité des gros arbres à abattre. De plus, le temps consacré à l'ouverture de l'abattis se trouva raccourci : plus besoin d'écorcier les petits arbres pour les tuer sur pied, ni d'entailler les gros sujets dans le but d'entretenir durant des mois un feu dans la cavité créée.

L'immensité du territoire favorise l'émergence de groupes restreints de communautés aux rapports préférentiels, n'entretenant plus que des relations sporadiques avec les autres sous-groupes, organisés sur les mêmes bases. Selon les zones de contact, ces sous-groupes connaissent des influences diverses, renforcées par des réseaux d'échange différents. La personnalité des hommes forts, divisés sur les suites à donner au contact avec les Brésiliens ou les Français, joue un rôle essentiel dans ce processus⁵. Tout ceci contribuera à donner à chacun une marque identitaire spécifique, encore aujourd'hui perceptible.

• 1880 : *Repli stratégique en forêt*

Le territoire wayāpi reste globalement le même ; cependant entre les groupes de communautés, des zones entièrement désertifiées sont apparues : l'habitat se présente désormais sous forme de poches éloignées les unes des autres, ce qui revient à dire que la superficie des régions réellement fréquentées ne dépasse probablement pas 7000 km². La population se situe vraisemblablement entre 700 et 800 personnes. Vers 1895, la coupure totale entre les sous-groupes méridionaux et septentrionaux est consommée.

En dehors du sous-groupe le plus septentrional, en relation avec les Créoles guyanais, et le plus méridional, en relation avec les *Caboclos*, les contacts avec l'extérieur se sont raréfiés, au point que dans les communautés du cœur du pays wayāpi, du haut Cuc à l'Amapari, Français et Brésiliens, pour presque quatre générations, ne seront plus connus que par le souvenir.

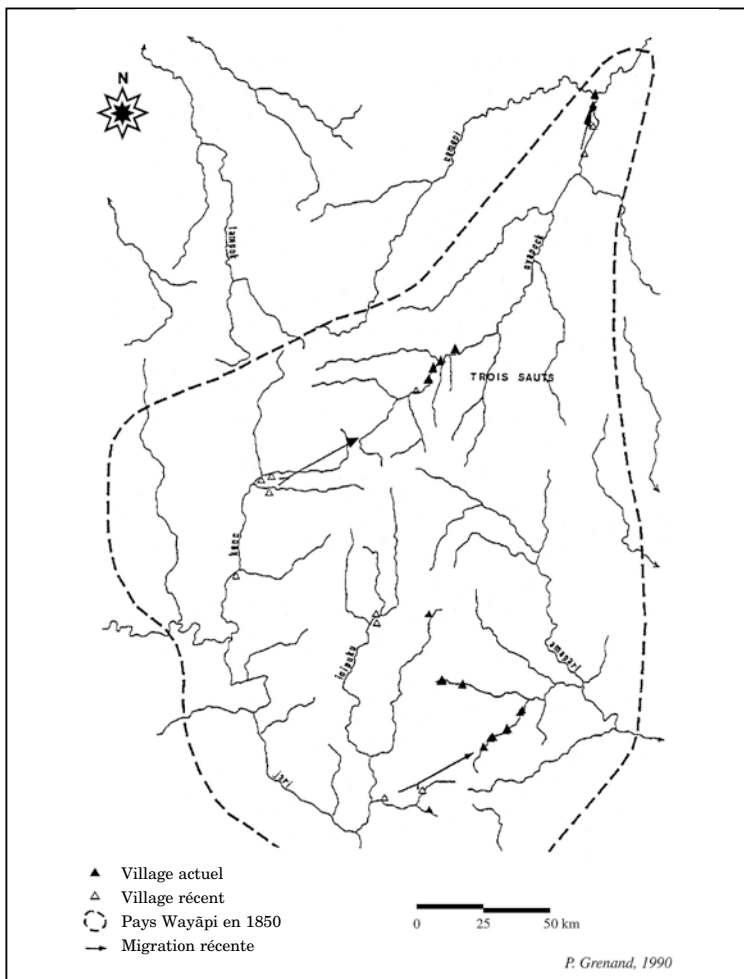
Malgré un contact très intermittent, le facteur épidémiologique continue de peser sur les communautés. Ceci retentit sur la capacité de production de nombreux villages. Malgré un potentiel cynégétique et halieutique intact, les récits de voyage (Coudreau, 1893) comme la

⁴ Les colporteurs wayana acheminaient du haut Maroni au haut Jari, puis dans les autres ethnies amérindiennes de la région, les objets de traite hollandais que leur procuraient les Noirs Boni.

⁵ Le souvenir de ces grands chefs emblématiques, Waninika, Asingau, Yawalu-miti, est resté très vivace dans le souvenir de tous les Wayāpi contemporains.

tradition orale parlent de famine. L'alternative est en effet tragique : les contacts apportent en même temps les outils métalliques, la maladie et la mort ; l'isolement coupe la route aux épidémies mais démantèle du même coup les réseaux d'approvisionnement en objets manufacturés. Le repli, déjà amorcé à l'époque précédente, devient pourtant la règle. L'isolement est tel que la plupart des communautés perd l'usage et les techniques de fabrication du canot monoxyle. Le canot provisoire en écorce se maintient. Pour les sous-groupes méridionaux en particulier, la raréfaction des objets métalliques fait revenir en vigueur les antiques techniques d'ouverture des abattis.

Carte 2 : Les Wayāpi contemporains, 1950-1999



Les Wayana profitent de cette situation de repli : hier ennemis, ils deviennent, surtout pour les sous-groupes septentrionaux, le seul relais avec le monde occidental : ce sont eux qui fournissent, avec une parcimonie étudiée, les précieux objets de traite. En outre, ils prennent un ascendant politique aux implications importantes, en particulier matrimoniales ; c'est également l'époque d'influences linguistiques et culturelles karib encore perceptibles aujourd'hui : peintures faciales, parures, motifs de vannerie, anthroponymes, répertoire musical...

De l'isolement à l'alliance recherchée

• 1940 : *Wayāpi septentrionaux*

À l'exception de deux villages, les communautés sont isolées dans les collines du partage des eaux entre Oyapock et Cuc. Les superficies occupées sont d'environ 3000 km² pour une population d'à peine 230 personnes. À partir de cette date et durant les années qui vont suivre, les contacts vont être renoués avec les Français. Curieusement, cette volonté est réciproque. Pour les Wayāpi, elle a pour seul motif le désir de rompre avec l'étouffante tutelle wayana.

Les activités de subsistance demeurent les mêmes qu'à la période précédente. Les deux grandes révolutions sont la réapparition du fusil sous sa forme moderne et la découverte des soins médicaux occidentaux : les Blancs, de porteurs de mort qu'ils avaient toujours été, apparaissent comme capables de la vaincre.

Même si l'occupation de l'espace reste dominée par l'éparpillement des sous-groupes, le contact avec les Français est jugé positif et leur tutelle, d'abord discrète et ressentie comme une alliance, est acceptée (Hurault et Fribourg-Blanc, 1949).

• 1968 : *Wayāpi méridionaux*

La population de ces communautés est alors de 400 personnes qui occupent un territoire de 6000 km². En 1973, après des épidémies liées au contact, les communautés du sud se trouveront réduites à 200 personnes environ.

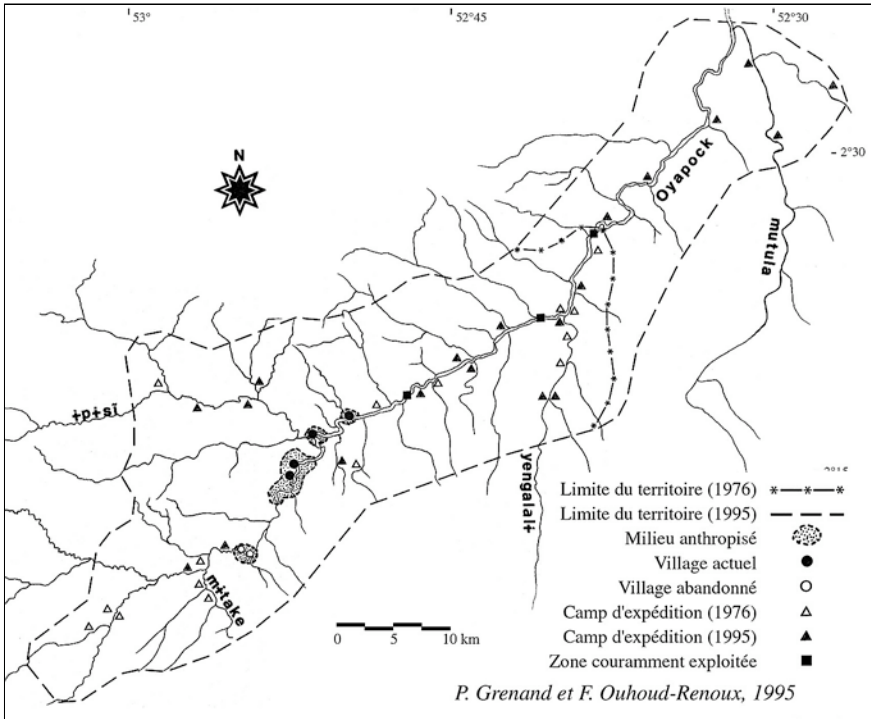
Le contact avec la FUNAI brésilienne⁶ est plus consenti que recherché. Il est lié à des menaces très fortes sur le territoire wayāpi, concrétisées par la construction de la route Périmétrale-nord (aujourd'hui abandonnée) et les pénétrations sporadiques d'orpailleurs et de chasseurs de peaux (Campbell, 1989). Ces contacts, bien que rares, ainsi que ceux avec des collecteurs de gomme de balata, existaient en fait depuis le début du XX^e siècle. Leur caractère agressif (enlèvement de femmes en particulier)

⁶ La FUNAI, *Fundação Nacional do Índio*, est l'organe officiel de tutelle des Amérindiens au Brésil. Elle dépend du Ministère de l'Intérieur.

entretient, chez les Wayāpi méridionaux, une tradition de lutte les reliant directement à leur passé héroïque.

À l'exception des communautés les plus méridionales aujourd'hui totalement éteintes, c'est chez ces sous-groupes qu'existe le plus grand degré d'isolement. Les communications entre communautés sont strictement pédestres.

Carte 3 : Territoire de chasse, de pêche et de cueillette des Wayāpi du haut Oyapock



Leur subsistance repose entièrement sur l'espace forestier : la chasse est dominante. La pêche se pratique à l'arc ou à la trappe dans les petits cours d'eau. En sus de l'agriculture sur brûlis, ils ont développé une importante arboriculture dans et autour de leurs villages (Tilkin-Gallois, 1989).

• *Aujourd'hui*

Les Wayāpi dans leur ensemble fréquentent un territoire de 9000 km² et ne revendiquent qu'une superficie de 7400 km², non incluse l'aire de parcours émerillon⁷. La population est en augmentation rapide, puisque,

⁷Les Émerillon, petite ethnie également de langue tupi-guarani, sont aujourd'hui localisés en Guyane Française sur le territoire des communes de Camopi et Maripasoula.

par simple accroissement naturel, elle est passée de 490 personnes en 1970 à 1000 aujourd'hui.

Les trente dernières années ont vu diminuer leurs relations avec les Wayana et augmenter celles avec les Français ou les Brésiliens selon les cas. Pour les groupes les plus septentrionaux, le territoire est en partie partagé avec les Émerillon. Plus récemment encore, l'ensemble des groupes wayâpi a commencé à s'ouvrir aux divers mouvements panamérindiens liés à la COICA, via des fédérations régionales ; ces contacts avec d'autres ethnies les amènent de plus en plus à repenser leur origine et leur destin historique.

Les pressions exercées ne sont plus désormais identifiées sous les figures génériques du Brésilien ou du Français ; c'est davantage à des catégories d'individus qu'ils se réfèrent, conscients des antagonismes qui peuvent exister en leur sein et dont ils savent le cas échéant tirer parti : politiciens, éducateurs, médecins, anthropologues, orpailleurs, journalistes, religieux, forment autant de groupes dont il est important à leurs yeux de cerner les desseins spécifiques. Pris dans leur globalité, ils ont fait naître successivement chez les Amérindiens un sentiment de curiosité, puis d'intérêt et enfin aujourd'hui d'écœurement. La politique menée par les postes FUNAI (au Brésil) et les communes (en Guyane Française) induit principalement une très forte injonction à la sédentarisation à laquelle résistent d'ailleurs mieux les communautés du sud que celles du nord.

Face à cela, les modes de subsistance, s'ils ont été affectés par des techniques nouvelles (généralisation du fusil, introduction du moteur hors-bord, du filet de pêche, etc.), n'en restent pas moins extrêmement stables dans leurs pratiques et échappent à tout productivisme. Dans ces conditions, si la généralisation d'outils modernes contribue à faire des Wayâpi une société de l'abondance, ils se sentent à juste raison de plus en plus dépendants du monde extérieur. À la sédentarisation forcée, il est répondu par une forte mobilité temporaire et l'on voit se développer des stratégies de double, voire de triple habitat.

Les choix politiques restent encore indécis, dans la mesure où se sont mis en place une structure communale (au nord) et un système de poste de tutelle (au sud), largement antagonistes d'une organisation communautaire d'autant plus vivace que les réseaux de parenté sont intacts et restent opératoires.

Les enjeux contemporains se cristallisent autour de la question foncière dont l'issue reste incertaine. Qu'il s'agisse de territoire indigène pour les Wayâpi du Brésil ou d'aires de parcours pour ceux du haut et du moyen Oyapock, la notion de limite, jusqu'ici extrêmement floue, acquiert un sens face aux menaces d'invasion ou de contrôle politique externe. Que les Wayâpi du sud créent des postes de vigilance ou soient les acteurs de la délimitation de leur territoire face aux incursions des orpailleurs, ou que les Wayâpi du nord agitent la menace de retirer leurs villages en plein

cœur de la forêt en cas d'invasion touristique (liée au projet de Parc Naturel du Sud Guyanais), nous sommes indubitablement face à des comportements historiques, revus et corrigés à l'aune de la modernité.

Conclusion

Des propos qui précèdent, il ressort que la dynamique de la société wayâpi a toujours été de se placer à la conjonction du nécessaire réajustement historique lié aux phases du contact et du désir de pérenniser une exploitation viable de son environnement. En trois cents ans, en dépit de chocs parfois violents avec les sociétés coloniales, ces réajustements semblent s'être effectués progressivement.

La récente recherche menée dans le sous-groupe régional du haut Oyapock permet d'avancer quelques résultats comparatifs particulièrement intéressants (Ouhoud-Renoux, 1998). La forte croissance démographique à laquelle on assiste actuellement (174 personnes en 1974, 339 en 1994) fait entrer dans l'arène un nombre important d'adolescents, chasseurs et pêcheurs dont la production est loin d'être négligeable. L'utilisation grandissante du moteur hors-bord conduit à un allongement du territoire communautaire d'un bon tiers le long du fleuve, la distance en profondeur à partir des berges restant inchangée. L'accroissement de superficie ainsi consciemment opéré (770 km² en 1974 face à 1180 km² actuellement) permet de n'alourdir ni la charge horaire ni la fatigue des hommes ; il permet aussi de ne pas augmenter la pression de chasse et de pêche sur le territoire. Néanmoins on constate une augmentation du temps consacré à la pêche au détriment de celui consacré à la chasse, avec pour conséquence une inversion des tonnages de gibier et de poisson. Ce constat n'affecte en rien la production globale, les mesures que nous avons effectuées montrant une stabilité remarquable des protéines consommées quotidiennement per capita entre 1976 (50,4 g) et 1994 (54,1 g) (Ouhoud-Renoux, 1999). Enfin l'agriculture sur brûlis reste inchangée et permet une production de manioc qui couvre très largement leurs besoins alimentaires (18,4 t à l'hectare selon F. Grenand, 1993) tout en contribuant à pérenniser la consommation festive de bière de manioc, pratique hautement valorisée du point de vue social. La principale conclusion à déduire est que si les Wayâpi des communautés du haut Oyapock ont quelque peu changé leurs habitudes alimentaires, la production reste quantitativement la même et surtout entièrement tournée vers la consommation interne.

Cependant, il est clair que l'utilisation traditionnelle de l'espace par les Wayâpi est en balance perpétuelle entre des volontés d'autonomie sans cesse réaffirmées sous des formes nouvelles et la nécessité de se procurer

les produits de l'Occident dont ils n'envisagent plus de pouvoir se passer (Grenand et Grenand, 1990). Ils ne poursuivent qu'un seul but : se les procurer sans forme de dépendance majeure et en particulier sans concession sur l'exploitation de l'écosystème. Or c'est justement par le biais de la dépendance aux objets occidentaux que notre système cherche à les piéger sur des territoires rétrécis où leurs activités traditionnelles de chasse, de pêche, de cueillette et d'agriculture auront, s'ils ne parviennent pas à maintenir ce délicat équilibre, toutes les peines du monde à se pérenniser.

BIBLIOGRAPHIE

- BETENDORF Padre J. F., 1901 [1699], *Crónica da missão dos Padres da Companhia de Jesus no Estado do Maranhão*, *Revista Histórica e Geográfica Brasileira*, 72, pars 1, Rio de Janeiro.
- CAMPBELL A. T., 1989, *To square with genesis : causal statements and shamanic ideas in Wayãpi*, Iowa City, University of Iowa Press.
- COUDREAU H., 1893, *Chez nos Indiens : quatre années dans la Guyane Française*, 1887-1891, Paris, Hachette.
- GRENAND F., 1993, Bitter manioc in the lowlands of tropical America : from Myth to commercialization in *Tropical Forests, People and Food*, C.M. Hladik *et al.* eds. : 447-462, Man and the Biosphere series, vol.13, Unesco, Paris, The Parthenon Publishing Group.
- GRENAND P., 1982, *Ainsi parlaient nos ancêtres : essai d'ethnohistoire wayãpi*, Travaux et Documents, n°148, Paris, ORSTOM.
- GRENAND P. 1995, De l'arc au fusil : un changement technologique chez les Wayãpi de Guyane, in *Transitions plurielles, exemples dans quelques sociétés des Amériques* : 23-53, F. Grenand et V. Randa eds., SELAF 349, Paris, Peeters.
- GRENAND P. et GRENAND F., 1990, *Les Amérindiens, des peuples pour la Guyane de demain : un dossier socio-économique*, coll. La Nature et l'Homme, Cayenne, ORSTOM.
- GRENAND P. et GRENAND F., 1994, Amérique Équatoriale, in *Situation des populations indigènes des forêts denses et humides*, S. Bahuchet éd. : 87-176, Luxembourg, Commission Européenne, Office des publications officielles des Communautés Européennes.
- GRENAND P. et GRENAND F., 1997, L'occupation amérindienne : ethnoarchéologie, ethnohistoire, in *L'archéologie en Guyane*, M. Mazière éd., Cayenne, APAAG.
- HEMMING J., 1978, *Red Gold : the conquest of the Brazilian Indians*, Londres, Macmillan.
- HURAUULT J. et FRIBOURG-BLANC A., 1949, *Mission astro-géodésique de l'Oyapock (Guyane Française), juillet à novembre 1947*, Paris, I. G. N..
- MEGGERS B. J. et EVANS C., 1978, Lowlands South America and the Antilles, in *Ancient Native Americans* : 543-591, J. D. Jennings ed., San Francisco, W.H. Freeman and Company.
- MEGGERS B. J., DIAS O. F., MILLER E. T. and PEROTA C., 1988, Implications of archeological distributions in Amazonia, in *Proceedings of a Workshop on Neotropical Distribution Patterns* : 275-294, W. R. Heyer et E. Vanzolini eds., Rio de Janeiro, Academia Brasileira de Ciências.
- OUHOUD-RENOUX F., 1998, *De l'outil à la prédation : technologie, culture et ethno-écologie chez les Wayãpi du hau Oyapock (Guyane Française)*. Nouvelle thèse, Nanterre, Université de Paris X.

OUHOUD-RENOUX F., 1999, Se nourrir à Trois Sauts : analyse diachronique de la prédation chez les Wayâpi du haut Oyapock, Guyane Française, in *Conserver, gérer la biodiversité : quelle stratégie pour la Guyane ?* : 181-206, *JATBA* (numéro thématique), M. FLEURY et O. PONCY (éds.).

RIVIERE P., 1984, Individual and Society in Guiana : a comparative study of Amerindian social organization, *Cambridge Studies in Social Anthropology*, 51, Cambridge, Cambridge University Press.

TILKIN-GALLOIS D., 1986, *Migração, guerra e comércio* : os Waiâpi na Guiana, Departamento de Antropologia, São Paulo, FFLCH-USP.

TILKIN-GALLOIS D., 1989, *Ka'a ete : Waiâpi, povo da floresta*, Acervo Plínio Ayrosa, Departamento de Antropologia, São Paulo, FFLCH-USP.

TILKIN-GALLOIS D., 1993, *Mairi revisitada : a reintegração da Fortaleza de Macapá na tradição oral dos Waiâpi*, Núcleo de História Indígena e do Indigenismo, São Paulo, FAPESP.

Travaux de la Société d'Écologie Humaine

Directeur de la Publication : Nicole Vernazza-Licht

Déjà parus :

L'homme et le Lac, 1995

Impact de l'homme sur les milieux naturels : Perceptions et mesures, 1996

Villes du Sud et environnement, 1997

L'homme et la lagune. De l'espace naturel à l'espace urbanisé, 1998

Cet ouvrage trouve son origine dans les X^e journées scientifiques de la Société d'Écologie Humaine (Marseille, novembre 1998) organisées par la SEH, le programme Avenir des Peuples des Forêts Tropicales et l'UMR 6578 du CNRS-Université de la Méditerranée. Elles ont bénéficié de l'appui du programme "Environnement, vie, sociétés" du CNRS et du Département "Environnement, technologies et société" de l'Université de Provence.

Les éditeurs scientifiques tiennent à remercier : Patrick Baudot (Université de Provence, Marseille), Edmond Dounias (IRD, Montpellier), Alain Froment (IRD, Orléans), Annette Hladik (CNRS, Paris), Annie Hubert (CNRS, Bordeaux), Pierre Lemonnier (CNRS, Marseille), Glenn Smith (LASEMA, Paris) et Theodore Trefon (APFT, Bruxelles) pour leur aide précieuse dans la relecture de certains manuscrits.

Cet ouvrage a été publié avec le concours financier de l'Union Européenne (programme APFT, DG Développement) et du Conseil Général des Bouches-du-Rhône.

Les opinions émises dans le cadre de chaque article n'engagent que leurs auteurs.

SOCIÉTÉ D'ÉCOLOGIE HUMAINE

c/o UMR 6578 du CNRS-Université de la Méditerranée

Faculté de Médecine, 27, boulevard Jean-Moulin

13385 Marseille cedex 5

Dépôt légal : 2^e trimestre 2000

ISBN 2-9511840-5-0

ISSN 1284-5590

Tous droits réservés pour tous pays

© Éditions de Bergier

476 chemin de Bergier, 06740 Châteauneuf de Grasse

bergier@wanadoo.fr

L'HOMME ET LA FORÊT TROPICALE

Éditeurs scientifiques

Serge Bahuchet, Daniel Bley,
Hélène Pagezy, Nicole Vernazza-Licht

Travaux de
la Société
d'Ecologie
Humaine



1999